



**« Toute langue aujourd’hui est partout étrangère » :  
réflexion d’un « flâneur des deux rives »**

**Samir MARZOUKI**  
**Poète**  
**et Universitaire tunisien**

J’ai une chose à me faire pardonner : je me suis fait plaisir en préparant mon propos, lâchant la bride à mes souvenirs et étudiant mon propre cas pour le livrer à votre réflexion. Je suis professeur de littérature et un peu professeur de didactique, je suis aussi écrivain dans mes trois langues : l’arabe tunisien, l’arabe classique et le français. J’ai bien peur que, dans ce que vous allez entendre, l’écrivain l’ait emporté sur le chercheur universitaire. Mais, dans le domaine auquel nous nous intéressons ici, l’un et l’autre sont-ils si différents ?

Qui a dit que le français ne m’appartenait pas ?

Je suis tunisien, arabophone, ma langue maternelle est l’arabe tunisien, une variété de l’arabe maghrébin, lequel est une variété de l’arabe. Enfant, je ne parlais que cette langue et je n’entendais pas un mot de français, ni au propre ni au figuré. Nous avions la radio, luxe inouï à l’époque, mais nous n’écoutions que le programme arabe de Radio Tunis et aussi la radio égyptienne. Mes premières chansons françaises, je les ai découvertes à la fin du premier cycle du secondaire, lorsqu’adolescent, je commençais à imposer ma volonté à ma mère quand mon père n’était pas là et que j’osais ouvrir la chaîne internationale – c’est-à-dire la chaîne française – de Radio Tunis pour écouter l’émission de la sirupeuse Faïka, le fameux « concert des auditeurs » mais je confondais dans mon



ébahissement Jacques Brel et Dalida. Dans mon enfance, je n'écoutais que des chansons tunisiennes et des informations en arabe classique, souvent centrées sur la guerre d'Algérie.

J'adorais l'arabe classique, ma deuxième langue, ma langue paternelle comme fut le latin pour Dante. C'était la langue de mon père presque au sens propre puisqu'il était un lettré et que le salon-bibliothèque auquel il accédait seul renfermait, sur toute la longueur du mur, des centaines de livres reliés qui contenaient les sept merveilles du monde et les sept merveilles du monde s'écrivaient exclusivement en arabe classique. Il y avait un seul livre français et qui n'avait pas les honneurs du salon. C'était un almanach des années 30, atterri là je ne sais par quel hasard. Jeté sur une table basse, à la cuisine, il fut feuilleté par nous tous – nous étions et sommes quelquefois encore six enfants chameilleurs et turbulents. Nous le regardions pour ses images et ne comprenions rien aux signes abscons qui en recouvraient les pages. Un jour, mon frère aîné, celui qui est devenu professeur d'arabe, se mit à le déchiffrer. Je me souviens du silence plein de respect qui entourait ses tentatives mais aussi de quelques rires.

J'ai très vite appris l'arabe classique que je reçus en héritage. Ma mère n'avait pas fait d'études mais mon père était journaliste, homme de radio, écrivain. Il nous lisait de belles histoires en arabe et nous donna vite des illustrés puis des livres à lire. Plus tard, il nous ouvrit le salon-bibliothèque, l'un après l'autre, quand venait l'âge de l'initiation. Longtemps j'ai appelé Oliver Twist Oulifer Twist parce que le nom de ce jeune héros avait été arabisé dans une édition égyptienne pour la jeunesse. De même, Conan Doyle était devenu Counèn Douile et Marius, celui des *Misérables*, Marious. Je suis entré dans la littérature mondiale par de mauvaises adaptations égyptiennes et je connaissais Maupassant avant d'avoir appris à calligraphier en français les lettres de son nom. Lorsque je suis entré à l'école où l'on étudiait alors, en première et deuxième années du primaire, exclusivement l'arabe classique, j'en savais au moins autant que mon



instituteur et je composais déjà des vers de mirliton. Je ne souviens que j'avais racheté la vie d'un poulet que mon père voulait tuer contre un petit poème décrivant sa souffrance, ce qui n'empêcha pas le dit poulet d'orner le couscous dominical dès la semaine suivante.

J'ai raconté ailleurs la terreur que j'éprouvais devant le français qui m'était vraiment une langue étrangère ainsi que mon retour désespéré à la maison après le premier cours où je pris contact avec cette langue. Pouvais-je savoir, après ce premier cours, que j'allais devenir agrégé de Lettres modernes, que je soutiendrais une thèse de doctorat d'Etat sur Guillaume Apollinaire, que je coordonnerais la réforme du français au Ministère tunisien de l'Education nationale et que je serais même fonctionnaire de la Francophonie, que j'organiserais à ce titre, les Etats généraux du français en Afrique subsaharienne francophone?

Dans mon enfance, rien ne me prédisposait à aimer cette langue que je ne connaissais pas. Lorsque je commençais à l'étudier, la France venait à peine de quitter le territoire, nos oreilles d'enfants étaient pleines de ce qui se disait sur la répression de la révolution algérienne et, de plus, mon père avait totalisé quatre ans entre prison et bannissement pour crime de nationalisme. Je conserve encore copie d'un rapport de police succulent retrouvé dans les archives par un ami historien où mon père est qualifié de « poète dangereux », ce qui suppose que le commissaire de police qui avait rédigé cette note connaissait l'arabe mais il se fiait plus probablement à des informateurs du cru.

Comment ai-je donc aimé cette langue jusqu'à en faire mon gagne-pain, jusqu'à y exprimer le tréfonds de mon être et ma vision du monde ? Cela est venu peu à peu, grâce à des hommes et des femmes du système scolaire ou à des écrivains. J'ai mis du temps à l'appivoiser ou elle a mis du temps à m'appivoiser. J'étais, bien sûr, le meilleur élève de ma classe, en arabe certes mais aussi en français. Mais c'est quoi le meilleur élève d'une



classe de l'école primaire mixte de Ben Arous, banlieue populaire de Tunis aux premières années de l'indépendance ? J'ai raconté ailleurs les modestes performances de nos instituteurs de l'époque qui pouvaient s'emmêler les pattes dans les conjugaisons ou nous donnaient des explications loufoques des fables de La Fontaine mais j'ai également dit leur enthousiasme et leur foi qui soulevèrent les montagnes immobiles que nous aurions continué à être sans eux. A l'époque de l'examen d'entrée en sixième, j'avais fait à l'examen d'essai une seule faute mais quelle faute, j'avais écrit *assez* avec e accent aigu parce que je n'avais jamais rencontré ce mot auparavant. J'étais scandalisé de mon ignorance et désolé pour mon instituteur qui avait parié sur un zéro fautes.

Comment donc en suis-je arrivé à rêver – je veux dire à faire des rêves nocturnes – en français ? Par quel cheminement ai-je abouti à cette situation paradoxale où la langue de ma terreur est devenue la langue où j'exprime le plus spontanément mon amour ? Par un lent processus d'appropriation, d'assimilation. Peu à peu, j'assimilais cette langue et je m'assimilais à elle. Après l'avoir portée sur l'estomac comme une lourde charge, après qu'elle m'est restée sur l'estomac comme une nourriture grasse et sans saveur, je l'ai peu à peu digérée, j'en ai fait quelques unes des humeurs qui circulent dans mon sang, j'ai fini par en faire mes délices. Comment un tel phénomène est-il possible ? C'est la même chose qu'avec les êtres. Comment cette femme, entre toutes les femmes, devient-elle si nécessaire que vous suffoquez quand elle n'est pas là alors qu'elle vous était totalement étrangère quelques mois auparavant ?

Mais cette assimilation s'est-t-elle faite aux dépens de mes deux arabes, le maternel et le paternel ? Ce sang nouveau a-t-il chassé le sang ancien dans les méandres de mes veines ? Eh bien ! pas du tout. Dans un sac de billes, dit mon ami Joseph Dichy, vous ne pouvez mettre que tant de billes, une verte, une bleue, une rouge, une jaune, une orange ; si vous voulez ajouter une noire, vous devez enlever la bleue ou la rouge ou la



verte. Dans le sac des langues, vous pouvez rajouter les langues que vous voulez. Pour moi, l'anglais est venu plus tard puis l'italien puis le latin pour préparer l'agrégation. Certes, jamais aucune de ces langues n'a eu, en moi, le statut royal de mes trois langues d'enfance et je ne m'exprime jamais en anglais ou en italien sauf lorsque je parle aux passants, en Italie ou en Angleterre ou partout ailleurs au monde, après avoir essayé le français.

Le travail d'équilibrage qui s'est fait en moi, à mon insu, la place que s'est faite chaque langue au fil des années en fonction des autres ou aux dépens des autres, tout cela a fait lentement son œuvre. Du fait de mes études littéraires, mon arabe maternel s'est enfoui dans les couches profondes, sauf pour l'usage quotidien, quand je suis dans mon pays ou avec ma famille; l'arabe littéraire s'est un peu rabougri, sauf quand, chez-moi encore, je suis interviewé par les médias ou que je converse avec un Arabe d'Orient ou lorsque je replonge dans la très riche littérature du monde arabe, classique ou moderne, ou que j'écris moi-même dans cette langue; le français a un peu envahi le champ du fait de mes métiers et de mes séjours en France mais il n'est pas dit que cette répartition soit définitive. Si je devenais par exemple coopérant dans le Golfe, même pour enseigner le français, elle serait tout autre assurément, l'arabe littéraire passant au premier plan et le koweïti ou le katari s'adjoignant à l'ensemble de mes langues.

Une des questions cruciales du présent est la question de la pédagogie de la pluralité culturelle. Comment enseigner une langue étrangère ou seconde appelée à entrer en contact, en synergie ou en opposition avec les langues et les cultures des milieux où on doit l'enseigner, en tenant compte de ces langues et de ces milieux ? Non pas la question la légitimité de cette pédagogie mais celle de ses modalités. Ce que je sais, en ce qui me concerne, c'est que, dans mon apprentissage, j'ai dû moi-même faire les mises au point et les réajustements nécessaires, j'ai dû souvent faire le ménage en moi, mettre en avant telle ou telle dimension



culturelle, reculer ou avancer les parois des pièces de mon monde intérieur pour faire une place plus grande ou plus petite à telle ou telle langue ou à telle ou telle culture. En d'autres termes, mon plurilinguisme de fait m'a conduit à des aménagements culturels successifs, au fur et à mesure que je m'installais dans la langue au départ étrangère ou que je revenais vers ma langue paternelle, par nostalgie ou par réaction. En fait, autant que je m'en souviens, depuis que je parle français, j'ai toujours parlé, je dis bien parlé mes trois langues car – je viens de le dire – l'arabe classique s'emploie aussi, rarement, dans certains contextes officiels ou semi-solennels. J'ai toujours parlé mes trois langues depuis le premier cours de français, la première phrase française du premier manuel de français de ma vie – j'en ai vu d'autres depuis et j'en ai même fait d'autres, évalué d'autres et supervisé d'autres – la première phrase française que je comprenais car, dans ma petite enfance, avant l'indépendance, il y avait beaucoup de Français dans ma petite banlieue mais je les voyais peu, je ne comprenais pas ce qu'ils disaient sauf les mots depuis longtemps entrés dans ma langue maternelle, les mots du quotidien *merci*, *d'accord* (qui prenait une forme italienne et devenait en arabe *daccourdou*), *je m'en fous*. Cette phrase qui m'avait ouvert la porte du français en même temps que celles du monde, c'était « Voici Omar ! », je m'en souviens encore. C'est en effet un petit Maghrébin chétif et obéissant qui fit entrer dans mon univers, par l'autorité redoutable de ma première institutrice, Mme Salon, la langue dont je sus plus tard qu'elle était celle de Molière.

Mais mon identité, qu'en advenait-il face à ces vagues successives qui métamorphosaient mon univers mental ? Il convient ici de distinguer l'identité nationale, celle du passeport ou de la carte dite d'identité de l'identité ou des identités culturelles. En fait, je ne crois pas que mon identité ait changé. Je suis toujours comme quand j'étais petit garçon, tunisien, arabe, de parents musulmans, ayant donc baigné dans la culture musulmane – pas beaucoup dans les rites mais peu importe. Devenant francophone, j'ai ajouté un pan à ma culture, un pan auquel je tiens énormément, qui, quelque part, me constitue aussi mais si je me sens



souvent proche des Français, je ne me suis jamais et je crois que je ne me sentirai jamais français. Ceci est mon évolution à moi, j'ai par contre un jeune frère qui est devenu français tout en restant tunisien, lui se sent l'un et l'autre mais c'est là une question de nationalité ou d'appartenance nationale, double en ce qui le concerne, unique en ce qui me regarde. L'appartenance culturelle est différente car si je demeure culturellement très lié à ma culture ou à mes cultures de naissance, je ne me sens nullement étranger dans ma culture d'emprunt et je sais que, culturellement, la rencontre du français m'a métamorphosé. Sans lui, je ne serais certainement pas le laïc convaincu et presque militant que je suis. La langue et la culture de l'autre sont devenus miens et je les revendique comme tels et comme une richesse supplémentaire. C'est sans doute pour cela que Jean-Louis Joubert dit, dans *Littérature francophone, Anthologie*, que mon œuvre marque l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains maghrébins dont les rapports avec la langue française sont moins conflictuels, plus ludiques que tourmentés.

C'est moi qui ai écrit :

*Moi j'ai ta langue et puis la mienne  
Je peux me dire à ta façon  
Voltaire est à moi plus qu'à toi  
Moi j'ai de plus Abou Nawass*

Les vrais écrivains de mon pays le disent aussi. Dans le roman d'Anouar Attia, *De A jusqu'à T*, Hugnette dit à Lotfi : « Vous êtes compliqués, complexes du moins. Celui-là poète bilingue ; l'autre écrivain de la poésie exclusivement en français et de la prose exclusivement en arabe... » et le narrateur soliloque : « Je pensais à Leyla... Une fête pour rien de précis, pour le plaisir... Une « Hafla » prétexte à « Nasba », franco-arabisai-je témérement, sentant que la formule rendait mieux compte de ma pensée (jette-moi la première pierre si linguistiquement tu te trouves, cher ami, plus arabe que moi... ou plus français )». Le poète Salah Garmadi



s'énerve dans *Le Monde* : « Devant toute bouche trilingue et cousue, je dis « liberté » et « crachez le morceau », en arabe classique ou parlé, en français roté ou éternué : que le mot soit et puis viendront les comptes ». Le poète Abdelaziz Kacem, à qui j'ai emprunté une partie du titre de ma communication, « Toute langue aujourd'hui est partout étrangère », - poète bilingue comme plusieurs de mes compatriotes, poète bilingue comme moi, évoque cette intimité avec la langue étrangère, devenue presque une langue maternelle, en tout cas une langue nourricière comme le disent très joliment la métaphore du lait et le jeu portant sur son homophone désignant un poème, le lai :

*J'aurai sans cesse entre les dents*

*La langue au goût de lait*

*Qui pour Villon a fait de moi*

*Un imprévu frère de LAI.*

Ce poète se réclame d'Homère aussi bien que du Syrien Al Maërri, magnifique pré-voltairien du XI<sup>e</sup> siècle. Il se livre à un dialogue intertextuel avec les plus grands poètes français qu'il cite ou dont on reconnaît l'influence dans un phrasé, une structure syntaxique ou un simple lexème. Il justifie son bilinguisme poétique par l'excès, le surplus du message que ne peut assumer une langue unique :

*Avons-nous jamais assez d'une langue*

*Pour ce que nous avons à dire.*

Bien sûr, ce bilinguisme, cette bi-culture ne sont pas toujours faciles à porter. Il y a des temps mauvais, des « ères du soupçon » où la condition de « flâneur des deux rives » – j'emprunte cette expression à Apollinaire qui parlait des deux rives de la Seine et je parle, moi, de celles de la Méditerranée– il y a des temps mauvais où la condition de passeur culturel





devient ambiguë et s'exprime alors en termes infamants dévoilant une accusation de trahison :

*Même si l'on a passé l'âge*

*A soutenir dans l'un et l'autre camp*

*Des futurs d'un autre âge*

*Saurions-nous traverser les haies les plus haïes*

*Leurrer la main griffue*

*Avec nos seuls papiers d'ambivalence*

*Sans éprouver l'injuste sort*

*Des agents-doubles*

C'est pourquoi les métaphores dysphoriques exprimant cette double allégeance se multiplient sous la plume du poète :

*Je suis l'écartelé*

*De mes enjambements*

*J'ai un pied pris au piège*

*Dans l'une et l'autre rive*

*La main binaire est deux fois serve*

Cette main binaire est esclave des deux langues qu'elle sert ou qui se servent d'elle, dont elle est la serve. A la trahison de l'Occident correspondent en Orient des temps nouveaux dont la marque distinctive est l'inculture et que fustige le poète par l'allusion limpide et assassine. Ces temps en effet confondent toutes les langues dans la même ignorance, le jeu phonique et partant sémantique qui mêle le verbe ânonner et l'adjectif



asinien, l'adjectif correspondant au substantif âne, se chargent d'exprimer l'étendue sociologique de cette ignorance :

*Toute langue aujourd'hui*

*Maternelle ou nourrice*

*Est partout étrangère*

*Quand les mots amputés*

*Par la bouche ânonnante*

*Tomberont par milliers*

*Dans l'oreille asinienne*

*En ces temps verbicides*

*Non pas pour qui pourquoi*

*Mais avec quoi écrire ?*

Je suis du parti du poète qui dit que sa propre langue lui devient étrangère lorsqu'elle n'est plus que la langue de bois des discours politiques prononcés par des êtres qui, à défaut de la joie de la parole libre, auraient au moins pu avoir le prestige de la parole facile. Regardez vos écrans en ce moment même, mesdames et messieurs, et vous verrez que « le poète a toujours raison ».

Le concept de la langue étrangère est très commode. Il doit pourtant être fortement nuancé si l'on veut tenir compte du fait que la langue est aussi, comme dit Kateb Yacine, « un butin de guerre », un instrument arraché à l'autre et que l'on fait sien. Je n'ai pas le temps de montrer que, toute ma vie, transvasant mes compétences d'une langue à l'autre, je les réinvestissais constamment dans l'une et l'autre. Il faudrait pourtant le faire car ce serait une contribution importante au renouvellement de la description du champ didactique. Une typologie des situations plurilinguistiques et pluriculturelles, y compris celles induites par



l'apprentissage d'une nouvelle langue, nous serait, vous en conviendrez, extrêmement utile. L'individu que je suis et qui vous a assommés avec son « moi (...) haïssable », parce qu'il dispose de plusieurs langues et les utilise au quotidien et parce qu'il avoue et revendique plusieurs appartenances culturelles, pouvait donc, étant donné la fonction de cobaye auquel l'a voué sa situation linguistique et culturelle, servir modestement de point d'ancrage à l'analyse. Je ne sais si j'ai contribué à répondre à la question posée dans le cadre de cette rencontre; tout ce que je sais, c'est que la pluralité modifie forcément la relation enseignement et apprentissage et que l'analyse que j'ai tentée sur mon propre parcours montre – c'est du moins ce que j'ai essayé de faire aujourd'hui – que les équilibres, les ajustements, les mises au point nécessaires auxquels m'a conduit ma situation linguistique et culturelle complexe et sans cesse modifiée pouvaient servir de base à cette didactique spécifique que nous recherchons. Quand à moi, « flâneur des deux rives » je suis, « flâneur des deux rives » je demeure, très à l'aise sur l'une comme sur l'autre, quelquefois mal à l'aise sur l'une comme sur l'autre, évoquant la culture française un peu comme le héros du Désert d'Albert Memmi, parle de sa terre natale mais, en ce qui me concerne, guère sur le mode tragique : « Ce pays dont je suis, dans lequel je me suis toujours senti en exil ; ce pays dont je suis, hors duquel je serai toujours en exil ». Qui a dit que le français ne m'appartenait pas ?